

Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?

Jean 20, 13.15

Pâques

Lembach, le 08.04.2012

Vous êtes dans un cimetière, vous êtes en larmes, et quelqu'un s'approche et vous demande : « Pourquoi pleures-tu ? » ... « à ton avis ? » serait-on tenté de répliquer, non ? On ne sait pas si Marie de Magdala a bien réalisé que c'étaient des anges qui parlaient, ce qui rendait la question probablement moins idiote. Il est pourtant assez remarquable d'entendre Marie répondre précisément à cette question.

« *Pourquoi pleures-tu ?* » reprend Jésus en écho l'instant d'après. Marie ne sait pas encore que c'est Jésus, mais nous savons que les questions de Jésus vont plus loin que les apparences. « *Qui cherches-tu ?* » demande-t-il d'ailleurs de suite après. Voilà une question plus pertinente ! Pour avoir des grands-parents enterrés dans un assez grand voire un très grand cimetière à des centaines de kilomètres de mon domicile, et parce que je m'y rends de fait assez rarement, je dois dire que personnellement j'apprécie ce genre de sollicitude ! Elle me permet de retrouver la tombe de mes aïeux au lieu d'errer longtemps voire d'être venu pour rien.

« *Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis* », répond Marie à la question des anges. « Mon Seigneur », voilà pour qui elle pleure, « ils » l'ont enlevé, voilà pourquoi elle pleure.

« Pourquoi pleures-tu ? »... quand Jésus pose une question, c'est pour que nous en cherchions la réponse. « Qui cherches-tu ? »... il nous guide pour trouver cette réponse.

Chère sœur, cher frère, enfant(s) de notre divin Père... pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?

« *Pourquoi pleures-tu ?* »... beaucoup de chrétiens fervents sont embarrassés par les pleurs que suscite une mort... Le fait de pleurer est généralement associé à une gêne, dans notre société, à la fois chez la personne qui pleure et chez la personne qui est témoin de ces larmes. Contrairement aux cultures plus orientales voire plus méridionales où on exprime bien plus ses émotions, y compris notamment le chagrin, l'occidental(e) aimerait cacher les pleurs... mais ils sont parfois impossibles à réprimer. « Pleurer comme une madeleine » est une expression limite péjorative, pratiquement moqueuse... or elle vient précisément des larmes de Marie de Magdala, Maria Magdalena, Marie-Madeleine, devant la tombe de Jésus. Jésus ne s'est pas moqué de Marie qui pleurait comme la Madeleine qu'elle était, les anges ne lui ont pas dit « allons, allons, ressaisissons-nous, mon enfant »... la question des fils de Dieu est « pourquoi pleures-tu ? ». Poser la question, comme savent le faire les psychologues aujourd'hui, c'est permettre à la personne de dire son deuil, lui ouvrir la possibilité, si elle le peut déjà, d'exprimer par des mots ce qu'elle exprimait par des sanglots... et la parole libère, nous qui connaissons l'Évangile devrions bien le savoir. Dire son deuil, c'est aussi le faire, c'est entamer ce pénible mais naturel travail.

Pourtant, dans mon ministère, j'en ai entendu plus d'un, plus d'une se poser la question si une chrétienne avait le droit, si un chrétien avait raison de pleurer. Après tout, l'apôtre Paul n'a-t-il pas écrit aux Thessaloniens cette exhortation que nous lisons aux enterrements, cette exhortation qui a été reprise dans un chant par Noël Colombier : « Frères, ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance » ? J'aime citer cette phrase

et l'expliquer : oui, nous pleurons, mais nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. L'évangile de la résurrection de Lazare est d'une grande consolation : face à la mort de son ami, « *Jésus pleura* », comme le rapporte Jean dans le verset le plus court de la Bible, alors même qu'il avait l'intime conviction et la ferme intention de le ressusciter. C'est cette consolation que l'apôtre Paul veut transmettre à la jeune église de Thessalonique ; autrement dit : je vous apporte une espérance à la place du désespoir, une espérance qui fera de votre deuil un arc-en-ciel, mêlé de larmes et de lumière, qui fera que les grandes eaux de la mort ne vous noieront pas car la mort n'a pas le dernier mot face à Jésus-Christ qui a dit : « Je vis, et vous vivrez aussi ». Notre Dieu n'est pas un Dieu de Loi mais un Dieu qui nous libère de la dure loi de la vie qui s'est imposée dans ce monde – il est Amour et il a pour nous une grande Bonne Nouvelle. Quand il dit « *Pourquoi pleures-tu ?* », le Seigneur ne condamne pas nos pleurs, il peut même nous laisser aller jusqu'au bout, il veut même bien nous y accompagner, mais il veut nous dire qu'au bout, au-delà, il y a autre chose, il y a la vie, il y a la joie, il a Lui ; il n'y a plus de pleurs, pas parce que nous aurions versé toutes les larmes de notre corps jusqu'à l'épuisement, pas parce qu'après notre vie c'est le néant, mais parce qu'au-delà il y a lui, le Seigneur qui « *essuiera toutes larmes de* » nos « *yeux* ».

Evidemment, si la question « *pourquoi pleures-tu ?* » ne sonne plus comme un reproche, peut-être la question « *qui cherches-tu ?* » devient-elle superflue, voire gênante devant une tombe. Pourtant, si nous pouvons pleurer tout en nous entendant rappeler la promesse de la résurrection, il est bon de nous demander qui nous cherchons, et ce que nous cherchons, devant une tombe. Qui cherchons-nous ? L'être cher, le parent, le conjoint, hélas parfois l'enfant, dont on a enterré là la dépouille, dont les restes sont conservés là, selon des formules consacrées. Formules qui méritent vraiment le qualificatif de consacrées, tant elles sont justes. Une dépouille, car nous n'enterrons que le corps dépouillé de sa vie, dépouillé de l'esprit qui l'a quitté, de l'âme qui a été recueillie au-delà. Restes, car le corps que nous « *semons* » est corruptible – c'est un nouveau corps, glorieux, qui surgira au Dernier jour. La tombe est une arche de mort, un monument au temps qui ici-bas nous tue, qui fait ainsi son œuvre, ses ravages. A la tombe, les liens de la chair sont très forts, ceux qui nous unissaient dans ce monde. N'y cherchons pas, parmi les morts, le vivant. La tombe nous renvoie à notre humanité mortelle, à la dure loi de ce monde, et la vénération ancestrale et païenne pour les morts n'est jamais loin d'affleurer sous la symbolique et les rituels chrétiens. Alors, que proclament-ils, ces rituels ? Que nous enterrons un corps, dans la confiance que l'âme est entrée dans le repos du Seigneur. Que nous semons ce corps comme un grain en terre pour qu'il meure, et que cet être ressuscite transfiguré pour la vie éternelle en communion avec le Seigneur ! En traitant le corps avec respect, nous témoignons certes notre affection pour le défunt, notre attention pour sa dignité d'humain, mais nous proclamons bien plus notre espérance, forte comme la résurrection du Christ, de voir cette humanité parfaitement restaurée, et même élevée, dans sa dignité, dans laquelle nous avons été créés et rachetés corps et âme par notre Créateur et Sauveur, pour vivre cette communion d'amour à laquelle il nous appelle !

« *Pourquoi pleures-tu ?* »... elle a été bousculée, la pauvre Marie, ces derniers jours. On parle plus souvent des disciples, et parfois on englobe à côté des apôtres tous les autres qui suivaient Jésus, notamment ses proches, on pense aux disciples d'Emmaüs ou aux femmes qui accompagnaient Jésus... en français le masculin l'emporte sur le féminin... mais si nous laissons cela à la grammaire ? Les disciples sont certainement affectés, mais peut-être sont-ils d'abord, comme on le dit, profondément choqués et déboussolés par ce qui est

arrivé à leur Maître. Lui dont ils avaient tant de fois vu à l'œuvre les pouvoirs surhumains, il s'était laissé arrêter, condamner, moquer, supplicier – il avait été mis au tombeau. C'est lui qui avaient les paroles de la vie éternelle, croyaient-ils, pourtant ce sont les autorités religieuses qui ont eu raison de lui et ont obtenu sa condamnation comme faux messie. Les disciples admiraient certainement leur maître pour cela, mais voilà qu'il a été exposé comme objet de honte publique, d'humiliation suprême. « *Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël, mais, avec tout cela, voici déjà le troisième jour que ces événements se sont produits* ». Beaucoup est dit dans le deuil des disciples d'Emmaüs, au soir même de Pâques.

Mais Marie ? A part Jean, « *le disciple que Jésus aimait* » et auquel il confie sa mère, on ne mentionne nommément que des femmes au pied de la croix pour accompagner Jésus dans son agonie. Les premiers autres hommes sont des disciples secrets et jouissant d'une bonne situation, qui aident les proches de Jésus à ensevelir son corps. Après le sabbat, au petit matin, ce sont des femmes qui viennent rendre les derniers hommages à leur Seigneur défunt. Marie de Magdala a certes perdu celui qui l'avait délivré de sept esprits impurs et en qui elle croyait, mais elle pleure aussi celui pour qui, avec les autres femmes, elle assurait l'intendance, celui dont elle prenait soin pour le côté pratique, de lui et de sa troupe d'apôtres. C'est cette relation d'amour, d'affection qui est brisée. On a tellement fantasmé sur une relation sentimentale et conjugale entre Jésus et Marie-Madeleine, qu'en rejetant cette idée contradictoire au témoignage de l'évangile, on risque de rejeter Marie : c'est son Seigneur qui a disparu, c'est celui aussi dont elle a pris soin jusqu'au bout. On dit que les garçons jouent aux soldats et les filles à la poupée : Marie a pris soin de Jésus, et elle a vu des hommes de pouvoir jouer la carte de sa mort, des soldats le frapper et le clouer à la croix. Qu'ils vivent l'absurdité de cette mort par rapport au parti qu'ils avaient pris, qu'elles vivent l'absurdité de sa mort dans le registre émotionnel, hommes et femmes proches de Jésus sont choqués par l'absurdité de cette mort. Et la mort, la plupart du temps, nous surprend comme si elle était anormale, elle nous paraît pratiquement à tout coups absurde, son pouvoir nous écoëure. Même si une mort est prévisible, elle peut nous surprendre lorsqu'elle survient. Son étrangeté ressort sur les circonstances dans lesquelles elle survient, ou bien encore nous ne l'avons pas vu venir parce que nous ne voulions pas la voir venir. Nous la refusons d'avance, nous espérons autre chose. Rares sont les fois où nous accompagnons le départ paisible d'un proche, et là encore, la tristesse peut quand même nous serrer le cœur. L'absurdité de la mort, l'oppression de la mort sont normales, parce que nous n'avons pas été créés pour mourir, parce qu'elle règne sur ce monde sur la base d'un mensonge que nous avons fait nôtre en Adam et Eve. Et la mort nous révèle pleinement ce mensonge et son horreur, elle nous fait réaliser que cela n'aurait pas dû être.

Et pourtant, Dieu nous dit que la mort n'a pas le dernier mot. Ce qu'il a laissé pressentir par des formes de résurrections, ou par des résurrections bien réelles quoique probablement temporaires, se réalise pleinement et définitivement avec la résurrection de Jésus : la mort n'a plus le dernier mot. Au-delà de la vérité du mal à laquelle elle nous renvoie, le Seigneur proclame la vérité de son amour qui fait fi de tout ce que l'orgueil a engendré, parce que Dieu est plus grand et qu'il est Amour. Et si tous meurent en Adam, à cause du mauvais choix d'Adam et Eve que nous répétons, tous sont appelés à revivre en Christ, au sein de sa communauté, par sa grâce. Et l'humanité est plus que restaurée en Jésus, elle est transcendée, elle reçoit une couronne divine qui ferait honte de l'avoir convoitée.

« *Pourquoi pleures-tu ?* » : il y a une puissante séduction, très prégnante aujourd'hui, à faire de la mort un phénomène naturel qui ne devrait pas nous rendre tristes si nous étions dans l'acceptation de ce phénomène, en harmonie avec la nature. Le mal lui-même, au fond, serait bien le fruit d'erreurs, mais il ne serait pas si grave qu'il en a l'air, il serait normal et, en grandissant dans son être, on peut l'éviter ou l'accepter et le supporter, sans finalement tristesse ni douleur. Il y a des reflets de l'Évangile dans cette représentation du monde, mais l'Évangile est ailleurs. Le Seigneur, qui a si souvent dit « N'ayez pas peur », « Ne craignez pas », dit, au lieu de « Ne pleure pas » - il est juste derrière, lui que Marie cherche et pleure - dit : « Pourquoi pleures-tu ? ». Il ne nie pas notre mal, il ne le chasse pas d'abord, il n'en fait pas quelque chose de bien en lui-même, mais il prend ce mal à cœur, il porte notre mal, et il le fait concourir finalement à du bien. Il nous mène par ce processus.

« Pourquoi pleures-tu ? » « Qui cherches-tu ? » : « On a enlevé mon Seigneur et j'ignore où on l'a mis ». Rien ne semble assez grave qui ne puisse devenir pire encore, dirait-on. Marie, toute endeuillée, ne peut même pas faire son deuil, car l'objet de son deuil a disparu. Celui qu'elle a vu crucifier, même mort on ne le laisse pas en paix ! « Ils » l'ont enlevé ! Qui a fait ça ? Pourquoi ? Où est-il ? Où l'ont-« ils » mis ? « *Seigneur, si c'est toi qui l'a emporté, dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre* », dit-elle à l'homme qui l'interpelle et qu'elle prend pour le jardinier.

Pauvre Marie toute à ses émotions et qui pourtant met le doigt sur la douleur qui la fait pleurer à ce moment-là : on a enlevé le corps de son rabbi bien-aimé. Pauvre Marie dont la détresse se déverse dans une nouvelle détresse, dont les soins pour son seigneur se projettent dans cette nouvelle épreuve : « dis-moi où tu l'as mis et j'irai le prendre ». Comme j'ai envie de la recueillir dans mes bras pour qu'elle puisse enfin se laisser aller et se vider de ses larmes ; pas vous ? J'entends tout l'amour compassionné de Jésus mise dans un simple mot, quand il l'appelle de son nom : « *Marie !* ». Et toute l'affection de Marie peut à nouveau se projeter sur le vivant, dans la joie : « *Rabbouni !* ».

Voilà ce que le Seigneur veut faire pour nous, voilà la consolation qu'il veut nous apporter. Il veut nous sortir de la détresse dans laquelle nous nous voyons emmurés. Notre douleur aussi, nous lui cherchons si souvent des responsables, car elle est insupportable et nous ne pouvons pas la porter seuls, voire nous ne voulons pas la porter du tout. Jésus nous dit de ne plus chercher de responsables, car il prend cette responsabilité. Il a incarné le péché sur la croix, il a fait justice pour toutes les méchancetés humaines, pour ces responsabilités elles aussi trop pesantes. Il vient nous sauver, lui le héros plus fort que le mal et la mort. Il nous libère de nos murs de colère et de chagrin. Et il peut le faire d'un simple mot. En nous offrant son alliance, le Seigneur nous dit : « Ne crains pas, car je t'ai racheté(e), je t'ai appelé(e) par ton nom, tu es à moi ». Il épouse notre destinée. Pourquoi pleurer ? Pourquoi crier ? Pourquoi nous débattre ? Et même, pourquoi le chercher ? Il est là. Il est le vainqueur de notre mal. Il nous appelle par notre nom. Il nous fait passer de la mort à la vie. A travers la croix et même la tombe dans la vie nouvelle et victorieuse pour toujours. Dans sa joie.

Joyeuses Pâques ! Vous l'avez trouvé !